

des chasubles tissées de soie, des calices en vermeil, des soleils d'or. Pour devenir possesseurs de ces trésors, ils n'avaient besoin que de prononcer ces quatre mots : Je crois à Luther. Le *credo* de saint Athanasé donnait le ciel aux chrétiens du temps d'Arius ; le *credo* wittenbourgeois, au temps de Luther, donnait des abbayes aux Electeurs saxons...

“ En Angleterre, c'est aux morts que la réforme déclara d'abord la guerre. L'Angleterre était le pays des tombeaux, des tombeaux couverts de pierres : or, dit ici l'historien, les séides de Henri VIII auraient ruiné le sépulcre du Rédempteur, s'ils avaient été sûrs d'y trouver quelques grains de poussière dorée. On commença par Cantorbéry, où deux tombes splendides, celles d'Augustin et de Thomas Becket, attirèrent ces oiseaux de proie. Augustin avait établi le christianisme en Angleterre. Thomas Becket, sous le règne de Henry II, avait osé résister au roi qui voulait opprimer l'Eglise : les tombeaux furent violés. Il fallut huit hommes pour rouler jusqu'aux portes du temple les deux coffres qu'on avait remplis de l'or et de l'argent enlevés au sépulcre de Becket. Augustin continua de garder sa couronne céleste de confesseur du Christ, mais, par ordre du roi, Thomas Becket perdit la sienne, et ne put plus être invoqué comme un saint. Son nom fut rayé du calendrier. La main royale qui signera bientôt le meurtre de Thomas Morus, tira une ligne noire dans le livre d'heures, sur le nom de Thomas Becket ; et, grâce à cette tache d'encre, personne ne dit plus en Angleterre : Saint Thomas Becket, priez pour moi. Après les tombeaux, vinrent les couvens : on n'y laissa pas de prie-Dieu. On lit dans un document rapporté sur l'historien : “ *Item. Remis à Sa Majesté quatre calices d'or avec leurs quatre patènes, et une cuillère en or, le tout pesant cent soixante-dix onces.* ” Reçu, Henry, roi. ” L'autographe est à Londres.

“ En Suède, la réforme luthérienne devait obtenir du succès, car l'Etat était obéré, et Gustave Wasa aimait l'argent. Le roi donc, dit Menzel, embrasse bien vite des doctrines qui lui permettaient de s'approprier les biens immenses du clergé...

“ Le Danemark obéissait à Christiern II, prince ambitieux, avare, cruel, lâche assassin de patriotes qu'il avait immolés à sa peur. Christiern II obéissait à une Flamande de basse extraction, la fille Dureke. La maîtresse du roi avait pris goût aux doctrines de Luther ; la confession lui pesait ; eile parvint aisément à convertir son royal amant...”

Il faut avouer que si le protestantisme se contentait de rapporter ici sèche-ment l'histoire des apostasies, qui rappellent trop souvent le *Que me donnez-vous, et je vous le livrerai* ? ce récit finirait par être fastidieux. Mais à côté de ces chutes à prix d'argent, il a placé, dans l'intérêt de la vérité, les nobles exemples de fermeté et de foi chrétienne donnés par le clergé catholique. Les évêques apparaissent dans la narration d'Hœninghaus, rayonnans de majesté. On les spolie, ils protestent ; on les emprisonne ; ils se taisent ; on les tue, ils chantent.

Pendant que le règne de la nouvelle Eglise se consolidait de plus en plus en Allemagne, que la réforme gagnait de nombreux partisans dans la Bohême, la Pologne et la Hongrie, qu'elle trouvait en France un puissant appui dans les grands, que dans les Pays-Bas l'esprit révolutionnaire du peuple saisissait avec avidité cet élément de révolte, le catholicisme reçut d'un homme pauvre et sans science un secours qui lui fut plus utile que les armées victorieuses de l'empereur, que les trésors du Nouveau-Monde : alors Ignace de Loyola fonda la Compagnie de Jésus : Hœninghaus n'hésite pas à en faire en cet endroit le plus bel éloge, et il cite en témoignage un long passage de l'historien Menzel. Une autre protestant dit que l'Ordre des Jésuites sans contredit le plus contribué à ce que les pays qui n'avaient pas encore embrassé le protestantisme, fussent conservés à l'Eglise romaine.

Dans un autre chapitre, il compare les institutions protestantes avec les institutions catholiques, et partout il donne l'avantage aux dernières. Il s'étend beaucoup sur les sociétés bibliques et les missions des protestans ; il promène ses lecteurs avec elles, dans les quatre parties du monde, et même au milieu de l'Océanie, et fait voir combien leurs œuvres sont stériles, tandis que les missions catholiques marchent partout de succès en succès.

Telle est l'œuvre de Hœninghaus, feuillets nombreux arrachés de livres protestans qui n'avaient jamais été traduits en français. En les lisant aujourd'hui, on s'apercevra bien aisément que, tout en se faisant l'apologiste de notre foi, l'écrivain dissident a conservé quelque vieux levain de secte. Mais si on effaçait de l'ouvrage de tels indices, on ferait un livre entièrement catholique. Il est bon toutefois qu'à certaines tournures de pensées, à quelques épithètes, on devine que l'historien ou le théologien n'appartient pas à notre communion.

Il y a dans ces deux volumes, publiés par M. Audin, un grand nombre de pages fort attachantes ; on y trouve une vaste érudition ; peut-être même y en a-t-il trop, et demande-t-elle une trop forte dose d'application et de travail de la part des lecteurs pour être convenablement appréciée. L'auteur, au lieu de traiter séparément chacun des chapitres qu'il annonce, et de leur donner un développement convenable, à l'aide de ses précieuses citations, a préféré réunir et coordonner ces citations mêmes les unes à la suite des autres, de manière à en composer le fond même de son histoire. C'était assurément ne pas s'épargner la peine et les difficultés, que d'encadrer, d'harmoniser, pour ainsi dire, les pensées de tant d'auteurs différens ; de faire parler tant de monde sur un même sujet, et de faire rendre à tant de bouches différentes le même écho d'approbation et de justice en faveur de l'Eglise catholique. Cet avantage si profitable au triomphe de la vérité compensera sans doute les efforts d'application que certains endroits de ce

livre paraissent exiger rigoureusement de la part du lecteur. Toutefois, reconnaissons que cet ouvrage est destiné à trouver la justification de tout son mérite, spécialement auprès des esprits sérieux et réfléchis. G. A.

*Ami de la Religion.*

## CORRESPONDANCE

*Lettre à M. C. G....*

Cher ami,

Vous aimez beaucoup les cérémonies religieuses, et comme vous avez eu occasion de le dire, une fête catholique est chez nous une fête nationale, tant sont identifiés le catholicisme et la nationalité canadienne. Je regrette beaucoup que vous n'ayez pas assisté aux pompeuses cérémonies dont notre belle Eglise de Terrebonne vient d'être témoin ; votre religion en eût été nourrie, et votre louable curiosité pleinement satisfaite ; vous eussiez vu, ou plutôt touché du doigt, les différens degrés par lesquels le jeune lévite monte à la dignité sacerdotale ; quel beau coup-d'œil présentait notre Eglise dans son ensemble ! A l'autel un vénérable prélat, les mains élevées, offrant au ciel les jeunes lévites dont la vie écoulée aux pieds des autels, devra être l'acte non interrompu d'un philanthropique dévouement au bien être de ses frères ! à ses côtés de vénérables prêtres dont les cheveux ont blanchi au service des autels ! les jeunes lévites, dont trois reçoivent les ordres mineurs, un quatrième le sous-diaconat, un cinquième le diaconat, enfin le sixième l'ordre de la prêtrise. Qu'il était beau de voir ces vertueux jeunes hommes tantôt debout, la tête haute, faisant leur profession solennelle de foi, tantôt à genoux, sollicitant par la voix de l'Evêque, les prières de tout le peuple ; tantôt couchés la face contre terre, attendant du ciel avec confiance, les effets des prières ferventes de ce même peuple ! C'est alors que se chantent les litanies des Saints. Il est beau le *Miserere* dans la bouche de nouveaux David contrits et humiliés ; il est magnifique le *Te Deum* chanté avec enthousiasme par un peuple ivre de bonheur ; mais il est sublime le chant de ces litanies par lesquelles tout un peuple prosterné, fait intervenir la hiérarchie céleste et sollicite le concours de ses voix puissantes en faveur du lévite destiné à être l'intermédiaire entre le ciel et nous.

Je n'entreprendrai pas de suivre les pompeuses cérémonies qui ont lieu dans l'administration du sacrement de l'ordre ; qu'il me suffise de dire, que la masse du peuple qui encombrait les galeries et la nef, était calme, silencieuse, attentive, montrant à l'extérieur cette vivacité de foi qui caractérise les Canadiens ; une bande choisie de musiciens répondait aux accords d'un chœur nombreux ; au moment de la bénédiction, le digne prélat a adressé au peuple une allocution courte, éloquent et pathétique ; c'est assez vous dire qu'il y avait dans ce sublime petit discours, autant de l'esprit que du cœur ; la cérémonie achevée la foule s'est retirée, joyeuse, bénissant Dieu et se félicitant de voir le digne Clergé Canadien augmenter de plusieurs membres dont l'avenir s'annonce si utile à la Religion et à la Patrie. Le lendemain M. Limoges, le nouvel ordonné, dit sa première messe ; il y avait encore foule, il a communiqué de sa main son père et sa mère et une partie de sa famille que les vertus domestiques élèvent haut dans l'estime publique : ici plus d'une larme d'attendrissement et de sympathie se sont mêlées aux larmes abondantes que versaient ses bons parens. Voyez maintenant si cette fête religieuse eût été sans intérêt pour vous qui êtes si avide de bonnes et belles choses ; pour nous, elle avait un double intérêt, puisque le nouvel ordonné, l'excellent jeune M. Limoges, est notre co-paroissien, le compagnon d'enfance de plusieurs, et le bon ami de tous. F. X. V.

## BULLETIN.

*Rapport du R. P. Durocher au R. P. Guigues, Supérieur de la Congrégation des Oblats, sur la mission des Chantiers.*

Mon Révérend Père,

“ Nous avons terminé la mission que vous nous aviez confiée. Je ne sais si Dieu est content de nos travaux ; mais je sais qu'il les a bénis au-delà de toutes nos espérances. Avant de commencer une nouvelle mission, il est juste de satisfaire vos desirs, en vous donnant quelques renseignements sur cette importante mission des chantiers.

“ D'abord, mon R. Père, vous ne serez pas étonné, si je vous dis que notre mission est très-incomplète ; quoiqu'elle ait duré six mois. La mission des Chantiers est de douze mois. Elle commence à Bytown au mois de septembre et finit à Québec à la fin d'août. C'est à Bytown que se rendent les jeunes gens qui viennent, l'automne, prendre leur engagement, pour l'année. Ils y demeurent au moins cinq à six jours, avant que de s'enfoncer dans les forêts. Là aussi demeurent la plupart des bourgeois. C'est aussi de là que se tiennent les provisions qui alimentent les chantiers ; ce qui rend assez commerçante cette ville si remarquable par sa position. Bytown n'existait pas, il y a vingt ans, et déjà on y compte cinq à six mille âmes, dont la majorité est catholique : cette ville, étant le rendez-vous des bourgeois et des hommes de chantiers, devient, pour cela, quelquefois un théâtre de désordres. Un bourgeois me disait : Que Québec et Montréal étaient moins dangereux pour